

# JOURNAL

D'UN

## PRISONNIER DE GUERRE

((de Saint-Pérvy à Stralsund).

**1870-1871.**

---

*Saint-Pérvy, 1<sup>er</sup> décembre, au matin.*

Nous venons de passer une rude nuit. C'était notre tour de monter la grand'garde sur l'un des plateaux qui avoisinent le village de Saint-Pérvy. Il gelait, et le vent soufflait par rafales glacées à travers la campagne. L'hiver nous faisait sa première visite : nous avions reçu l'ordre de ne pas dresser nos tentes, et nous en étions réduits pour nous réchauffer à souffler sur des tisons encore rouges abandonnés par les soldats que nous avons relevés. La lune à demi-voilée par les nuages, éclairait de ses pâles reflets notre campement assez semblable à ceux de trappeurs d'Amérique, dont Cooper a raconté les étranges aventures. Nos mobiles se serraient silencieusement autour des foyers qui menaçaient à chaque instant de s'éteindre. D'autres drapés dans leurs couvertures, comme des vrais hidalgos de Tolède, arpentaient la plaine déserte à grands pas. Quelques-uns adossés aux épaulements en terre, élevés pour la défense, luttèrent contre le sommeil qui les envahissait. Nous échangeons de rares paroles en grelottant. Enfin les ombres de la nuit se dissipèrent : l'horizon se colora de nuances roses, et peu à peu le jour parut.



En un clin d'œil nos hommes ont allumé le feu et préparé le repas du matin. Nous apprenons que le camp est levé, et nous nous apprêtons à partir. Le sol gelé se hérissé de mille petites crêtes blanchies par le givre. Le soleil se lève lentement dans la brume.

*Faverolles, 1<sup>er</sup> décembre, 10 heures du soir.*

Nous avons vu le feu pour la première fois. Les combats de la journée nous ont été partout favorables : nous avons culbuté les Bavaois, et nous campons sur les positions conquises. Les mobiles se sont battus comme des lions. Cet heureux début nous semble d'un bon augure. Laissez-moi vous raconter la bataille.

A dix heures du matin, nous nous mettions en route. Les soldats étaient pleins de confiance. Nous arrivons, après trois heures de marche, en vue de Patay, et nous faisons halte sur une éminence au pied d'un moulin qui aurait pu servir d'observatoire. Soudain le canon retentit. C'est la première fois que nous l'entendons gronder aussi près de nous. Nous y répondons par mille propos joyeux. On charge les armes. Une seconde détonation, suivie de plusieurs autres, nous avertit que la lutte est engagée. « Eh bien ! s'écrie l'un de nous, en souvenir d'un illustre guerrier, ce sera désormais là notre musique. » En avant, en avant ! Nous passons devant Patay qui réveille en nous le souvenir de la victoire remportée aux environs par Jeanne d'Arc sur les Anglais.

Nous gravissons des hauteurs d'où l'œil embrasse un magnifique panorama. Figurez-vous une immense vallée s'étendant à perte de vue, et fermée par une longue rangée de collines que couronnent de nombreux villages, défendus par les troupes prussiennes. Leurs batteries tirent à toutes volées, et des nuages de fumée sillonnés d'éclairs rapides nous cachent les positions ennemies. De tous côtés débouchent nos bataillons se déployant dans un ordre parfait et ondulant dans la plaine comme un gigantesque ruban d'acier. Les cuirasses et les casques des cavaliers miroitent au soleil. Une batterie de mitrailleuses défile devant nous précé-

dant l'amiral Jauré Guiberry et son état-major. L'amiral s'arrête, braque sa lorgnette et surveille les mouvements avec autant de sang-froid que s'il commandait la manœuvre à bord d'une de ses frégates.

Cependant la bataille continue, et nous recevons l'ordre de marcher en avant. Le bataillon s'ébranle. L'effarement d'un malheureux lièvre chassé de son gîte et détalant à toutes jambes à travers les guérets, les oreilles couchées sur le dos, provoque l'hilarité générale. Nous nous rapprochons du théâtre de l'action, et le crépitement de la fusillade devient de plus en plus distinct. Un obus tombe à quelques mètres de nous, et un éclat frappe la botte de mon capitaine. Que celui qui n'a pas *salué* me jette la première pierre ! Mais l'habitude est vite prise, et on finit par s'accoutumer au vol lourd des terribles projectiles. Nous avançons toujours sous une pluie de grenades. Heureusement cette canonnade ne nous fait pas grand mal : les Prussiens pointent trop haut. Notre artillerie riposte et éteint peu à peu le feu de l'ennemi.

Nous voici en face du village de Faverolles, d'où les Bavaois fortement retranchés dans les maisons nous criblent d'une grêle de balles : les nôtres se déploient en tirailleurs, et, soutenus par les canons qui tirent au-dessus de nos têtes sur le village, ils s'efforcent de déloger les Prussiens qui ripostent avec vigueur.

Enfin la fusillade s'apaise. Le moment de tenter un coup décisif est arrivé. La musique sonne la charge et nous nous précipitons à l'assaut de Faverolles armés de nos Remington sans baïonnettes. Déconcertés par l'audace de notre attaque, les Bavaois fuient en emportant leurs morts dans ces énormes fourgons qui les accompagnent partout. Nous fouillons avec soin toutes les maisons ; et nous faisons de nombreux prisonniers.

La nuit est venue. La place du village autour de laquelle nos soldats se groupent, présente un tableau saisissant. Les flammes d'une vaste grange qui brûle se projettent en reflets étincelants sur les murs des maisons voisines et sur le miroir de glace d'une mare gelée. On y voit comme en plein jour, tant ce flamboyement sinistre rayonne au milieu des ténèbres. La lune perce les nuages

sombres dont elle argente les bords comme dans un décor de théâtre. Les habitants, debout sur le seuil de leurs chaumières, nous racontent leurs souffrances. Quelques cris de « Vive la France » éclatent du milieu de la foule, mêlés à des coups de feu isolés. Les officiers félicitent leurs soldats de leur intrépidité, et les amis se serrent la main.

A dix heures, nous nous jetons sur une botte de paille dans une étable mal close où le vent s'engouffre. Pendant ce temps les officiers Bavaois prisonniers, réconfortés par un bon repas, ronflaient sur de bons lits, dans une bonne chambre chaude.

O galanterie française, que de sottises on commet en ton nom !

*Château de Goury, 2 décembre, au soir.*

Quelle revanche les Prussiens ont prise aujourd'hui ! Plusieurs canons, vingt-huit officiers, un général, dix sept cents prisonniers sont tombés au pouvoir du vainqueur : des milliers de cadavres jonchent la plaine. Je suis au nombre des prisonniers. Hélas ! le poète a bien raison de dire que le lendemain est à Dieu ; qui de nous aurait pensé hier que nous serions réduits à une pareille extrémité. Le malheur nous a frappés un vendredi et un deux décembre ! Les gens superstitieux auraient beau jeu à prétendre que le malheur était inévitable, et que nous n'aurions jamais dû engager le combat sous d'aussi fâcheux auspices.

Dès neuf heures du matin, nous marchions dans la direction de Loigny où grondait le canon. Nous rallions plusieurs compagnies d'un régiment de marche qui revenait à travers champs. La canonnade gronde sur une immense étendue.

On nous apprend que l'armée de Paris a fait une brillante sortie et s'avance à notre rencontre. Toute l'armée de la Loire doit s'ébranler aujourd'hui, et reprendre l'offensive : la journée sera donc décisive. Nos tirailleurs délogent l'ennemi de Loigny. Nous le poursuivons et nous traversons une plaine toute couverte de cadavres. Nous arrivons en vue du château de Goury, vaste édifice entouré de bois touffus, et dominant toute la campagne environnante.

Nul ne soupçonnait que des masses considérables fussent cachées derrière ces murailles. La prudence la plus vulgaire exigeait cependant qu'on bombardât à tout hasard ces remparts. On n'en fit rien, on nous lanca à l'aveugle contre le château : mais à peine étions-nous arrivés à trois cents mètres, que les Prussiens nous accueillirent par une décharge furieuse, qui coucha à terre des rangées d'hommes. Nos soldats répondirent, et une violente fusillade ne tarda pas à s'engager : mais la lutte était trop inégale pour se prolonger. L'ennemi abrité derrière des murs épais nous visait à loisir sans que nous pussions lui rendre tout le mal qu'il nous faisait. Ah ! si nous avions été appuyés par une batterie d'artillerie ! Vainement les mobiles, conduits par notre brave commandant, s'élançèrent-ils jusqu'au bord des larges fossés pleins d'eau qui entouraient le château, ils furent à plusieurs reprises obligés de reculer.

Enfin le signal de la retraite est donné. Nous nous replions : mais notre position s'aggravait à chaque instant, car, tandis que nous étions exposés au feu du château, nous étions criblés à droite par une pluie d'obus, et nous allions être cernés à gauche par de fortes colonnes ennemies. Toujours habiles à profiter des dispositions des lieux, les Prussiens avaient exécuté un mouvement tournant en masquant leurs bataillons derrière un pli de terrain. Personne ne se doutait du danger qui nous menaçait.

Jamais je n'oublierai l'impression de surprise que j'éprouvai quand je vis surgir soudain, à quelques centaines de mètres de moi, ces troupes s'avancant en bon nombre sur quatre rangs, en silence comme si elles fussent allées à une simple parade. Les casques qui nous semblent presque grotesques, quand ils sont portés par quelques hommes isolés, donnent presque un caractère redoutable à des soldats pressés les uns contre les autres. Nous continuions à tirer en battant en retraite, et déjà nous apercevions les maisons du village de Loigny où les premières compagnies étaient entrées.

Les balles sifflaient à nos oreilles et les hommes tombaient à tout instant mortellement frappés. Je marchais le dernier ralliant mes hommes : les Prussiens se rapprochaient. Après avoir

essuyé une décharge qui troua mon caban et m'enleva mon képi, je voulus hâter le pas ; mais en escaladant un talus, mon pied tourna et je tombai. J'étais violemment saisi au collet, au moment où je me redressais, et renversé par deux coups de crosse en pleine poitrine avant d'avoir eu le temps de me reconnaître. Quand je me relevai pour la seconde fois, j'étais mis en joue à bout portant par un groupe de Prussiens du régiment de Hambourg. Toute résistance devenait inutile : j'étais seul et entouré. Je rendis mon épée à un officier. Je voulais garder mon revolver que j'avais caché, mais un d'entre eux ayant fait mine de me l'arracher de force, je me résignais à m'en dépouiller. Mon bidon en paille finement tressée excita leur convoitise, et ils se le disputèrent comme de vrais caraïbes qui auraient trouvé une montre.

Mes vainqueurs me ramenèrent alors dans la direction de Goury et me firent traverser de nouveau le champ de bataille à coups de crosse. Les balles de nos soldats en retraite vinrent en toucher quelques-uns, ce qui augmenta leur rage. Je souffrais horriblement des pieds et n'avancais qu'à grand peine. Je vis s'ébranler sur ma gauche leurs régiments de cuirassiers qui chargèrent avec un ensemble furieux.

Les abords du château de Goury étaient noirs de cadavres. Les plaies des blessés me parurent hideuses, et la vue de tant de corps sans vie me remplit l'âme d'une douloureuse pitié. Parfois je m'entendais appeler par mon nom, et je reconnaissais quelque malheureux compagnon d'armes qui me tendait ses mains suppliantes. Un infortuné sergent du bataillon m'interpella d'une voix déchirante. Les Prussiens, pressés de me conduire à leur chef, voulurent me retenir au moment où je m'élançais vers lui. Un sentiment de douloureuse angoisse mêlée d'indignation m'étreignit soudain le cœur. Mais je me sentis animé d'une force surnaturelle, je les repoussai brusquement et courus au blessé. Ils me regardèrent stupéfaits : après avoir consolé ce malheureux et lui avoir promis de le signaler au plus vite aux ambulanciers prussiens qui relevaient les soldats des deux armées avec une égale sollicitude, je continuai mon chemin.

J'arrivai bientôt devant Goury, magnifique château du moyen

âge, véritable forteresse flanquée de tours, entourée de douves profondes : des milliers d'hommes auraient manœuvré à l'aise dans les cours ; des fenêtres des pavillons, on doit dominer toute la campagne : les murs étaient percés de trous et de meurtrières sur plusieurs rangs. Les Prussiens s'écartèrent pour me laisser passer et m'accueillirent avec respect. Etendus sur la paille, de nombreux prisonniers blessés gisaient presque inanimés : quelques-uns étaient morts et on avait jeté leurs manteaux sur leurs cadavres. Je reconnus mon brave capitaine parmi les captifs. Il avait le bras droit et la poitrine contusionnés par un éclat d'obus. On nous enferma dans une salle sombre sous la garde de soldats qui avaient ordre de faire feu sur nous, si nous cherchions à nous échapper. Nous nous groupâmes autour du manteau d'une vieille cheminée qui avait dû abriter bien des générations. Nous échangeons entre nous quelques rares paroles ; mais nous étions accablés et nous avions « l'âme triste jusqu'à la mort. » On amena bientôt d'autres officiers du bataillon, dont deux grièvement blessés, l'un au bras et l'autre au pied. Ils enduraient leurs souffrances avec une grande résignation.

Le canon tonnait toujours, la bataille continuait, et des obus tombaient auprès du château. Heureusement qu'ils ne dépassèrent pas le pied des remparts, car, s'ils avaient pénétré dans les cours, notre situation se serait encore aggravée. Des officiers pris le soir dans Loigny nous racontèrent que le village avait été le théâtre d'un combat sanglant. Toutes les maisons brûlaient. Les zouaves pontificaux avaient été écrasés. La plupart des commandants ou des officiers étaient blessés, pris ou tués ; les pertes étaient considérables des deux côtés.

Notre bataillon avait été héroïque. Le capitaine de la 1<sup>re</sup> compagnie était blessé, après avoir vigoureusement tenu tête à l'ennemi ; celui de la seconde s'était emparé d'une batterie prussienne avec une poignée de braves, et avait dû abandonner ces glorieux trophées faute d'être soutenu. Il était tombé aussi lui atteint d'un coup de feu. Que d'intrépidité, que de courage dépensés en pure perte !

*Janville, 3 décembre, 5 heures du matin.*

A huit heures, hier au soir, la longue file des prisonniers franchissait le pont-levis du vieux château de Goury, et s'ébranlait lentement dans la direction de Janville. Les officiers marchaient en tête, comme par un reste d'honneur : dix-sept cents hommes les suivaient. Il faisait un froid sec, et la lune brillait calme et sereine au milieu d'un ciel clair ; nous marchions en silence escortés par les soldats Prussiens, dont les casques et les fusils reluisaient dans l'ombre. Un enfant de douze ans servait de guide aux chefs du détachement : nous avons abandonné les routes, et nous allions à travers champs ; les sillons durcis par la gelée meurtrissaient mes pieds déjà ensanglantés. A gauche, dans la direction de Loigny, cinq villages étaient en feu, et les flammes projetaient de grandes taches rouges sur l'horizon noir.

Nous cheminions en pensant tour à tour à la famille et aux amis tombés sous la mitraille. Nous ne rencontrions que des hameaux abandonnés, dont presque toutes les maisons avaient été détruites par l'incendie : ces amas de décombres épars çà et là dans la campagne déserte avaient quelque chose de sinistre, et les ténèbres ajoutaient encore à l'horreur de ces ruines. Autour de nous s'étendaient des plaines nues comme les steppes de la Russie, et nous n'entendions que le bruit de nos pas résonnant sur les sillons gelés. A trois heures de la nuit nous entrions à Janville, et nous attendîmes jusqu'à cinq heures du matin sur la place, le visage fouetté par la neige, qu'on nous eût trouvé un abri où reposer notre tête. On nous entassa enfin dans la salle de l'école communale, et en vertu de cet adage connu : « qui dort dine, » nous dûmes nous coucher, harassés de fatigue, sur le sol jonché de nos couvertures, sans avoir mangé de l'avant-veille !

Quelle triste nuit que cette première nuit de captivité !



*De Janville à Chartres, 3 décembre.*

La première pensée de chacun de nous, au réveil, est d'écrire quelques lignes à nos familles pour les rassurer sur notre sort et les informer de notre captivité. Dans ces temps de guerre les lettres circulent lentement, et bien des larmes coulèrent avant que nos nouvelles ne parvinssent au foyer paternel ! Les bonnes religieuses de Janville, touchées de notre misère, nous apportent de la soupe et du vin. Nous acceptons avec empressement.

Nous partons : notre cortège traverse Janville au milieu des groupes des habitants qui nous regardent passer avec compassion. Les femmes entourent les charrettes de blessés et leur distribuent du pain, malgré les brutalités des Prussiens qui les repoussent à grands coups de crosse en les injuriant. Les soldats suivent péniblement ; beaucoup sont à demi-morts de faim et de froid. Tous sont hâves, déguenillés comme de véritables mendiants. Ils marchent lentement sous l'escorte des uhlands, comme un troupeau de bêtes. Au sortir de la petite ville, quelques-uns entrent dans les cabarets ouverts. Les Prussiens y pénètrent à leur tour et les en chassent à coups de sabre et de crosse de fusil, malgré les cris et les imprécations des femmes émues de pitié. Le commandant Prussien nous déclare d'un ton sec et impitoyable qu'il fera fusiller le premier prisonnier récalcitrant.

Une cantinière des mobiles de la Mayenne est emmenée prisonnière avec nous. Elle a nom Henriette. C'est une robuste femme au teint bruni comme celui d'une Espagnole. Pendant la bataille, elle a secouru les blessés sous le feu des balles ennemies, avec un sang-froid et une intrépidité admirables. Elle a même tué deux Prussiens d'un coup de revolver. Les traits de son visage n'ont rien de régulier, mais sa physionomie est expressive, et son regard plein de feu : au seul aspect d'un Prussien, il en jaillit comme une flamme de patriotisme et de haine qui écarte d'elle toutes les hardiesses d'un ennemi souvent trop audacieux.

La campagne est d'une tristesse inexprimable. Des plaines dé-

pourvues de toute végétation s'étendent à perte de vue, parsemées de chaumières en ruines ; çà et là des meules de foin à demi-consumées fument encore. Sur les bords de la route sont éparpillés des débris de meubles ou de chariots qui ont servi à allumer des feux de bivouacs ; plus loin, un bœuf ou un cheval mort gisent dans les fossés. Sur le ciel d'un gris sombre s'allongent des bandes noires de corbeaux qui jettent dans l'air leurs croassements mélancoliques.

Les villages que nous traversons regorgent de Prussiens, qui ont chassé les habitants, et se sont établis à leur place. Nous ne rencontrons pas un visage français pendant un trajet de dix lieues, et cela, dans le département d'Eure-et-Loire, au cœur même de la France. Il semble que nous soyons en pleine Prusse. La confiance de nos ennemis est telle qu'ils n'échelonnent même pas de sentinelles autour de leurs campements. Les seuls hommes armés que nous voyions, sont quelques soldats Bavaïois gardant des troupeaux de moutons, le fusil sous le bras : singuliers bergers, singulière houlette !

D'interminables convois de vivres et de munitions nous croisent au passage, déroulant à l'horizon leurs longues spirales de chevaux et de véhicules ; c'est une vraie file de chariots, d'omnibus, de calèches, de coupés, de fiacres, de cabriolets, de paniers, de voitures de déménagement où trônent des centaines de Prussiens à la barbe rousse et à la mine renfrognée, vrais soudards allemands, dignes descendants des reîtres pillards et des lansquenets ivrognes. Ils nous accablent d'insultes et de menaces ; quelques uns plus apathiques fument leur éternelle pipe de porcelaine, sans daigner lever les yeux sur nous. A leur face rubiconde, on reconnaît bien vite que les privations leur sont inconnues, et qu'ils ont mis à sec plus d'une cave de propriétaire. Rien de plus vil et de plus ignoble que cette valetaille germanique, insolente et lâche, tourbe formée de maraudeurs et de détrousseurs de cadavres. Nous contemplions avec stupeur ce mélange hybride de véhicules de toute espèce et de tout rang, que les Prussiens traînaient après eux comme un riche butin. Les barbares qui envahirent l'empire Romain ne devaient pas commettre de plus odieux et de plus im-

puvents brigandages que les soldats du duc de Mecklembourg ! A la nuit tombante, je m'assieds sur l'affût d'un canon aux armes impériales, que les Prussiens emmènent à Rambouillet avec plusieurs autres. Voici l'histoire de ces pièces d'artillerie ; elle est forte instructive, et je la tiens du lieutenant même commandant la batterie : « Nous étions, me dit-il, rangés derrière un bois à » gauche de Loigny, attendant les ordres de l'état-major ; nous » nous impatientions d'entendre la canonnade continuer et de » rester inactifs. Soudain débouche sur la lisière une colonne de » cavaliers, s'avancant au pas. Ce sont des uhlands, criai-je à mon » capitaine, préparons-nous à les recevoir. Regardez avec votre » lorgnette. — Je n'ai pas de lorgnette, me répond-il, mais je » suis sûr que ce sont des lanciers. — Je vous assure que je re- » connais l'uniforme des uhlands. — Vous avez la berlue, lieute- » nant. — Je me tus et j'attendis. Mais à peine les prétendus » lanciers furent-ils à trois cents mètres de nous, qu'ils char- » gèrent sur nous à fond de train. Mon capitaine et plusieurs » artilleurs furent massacrés, et je suis prisonnier avec le reste » de la batterie ! » Voilà à quoi servait l'artillerie pendant que nous attaquions le château de Goury !

A Ymonville, les habitants offrent aux prisonniers quelques aliments ; mais comment suffire à nourrir une multitude affamée qui se dispute ces maigres provisions, en criant : « du pain, du pain ! »

Nous n'arrivons qu'à onze heures du soir à Chartres.

*4 décembre, de Chartres à Rambouillet.*

Toute la population de Chartres contenue par les uhlands qui, le pistolet au poing, font piaffer leurs chevaux noirs, s'est réunie pour assister à notre départ. La tristesse est peinte sur tous les visages. Voilà trois mois que ces pauvres gens subissent le joug des Prussiens, trois mois qu'ils sont pillés, insultés, maltraités, trois mois qu'ils sont privés des nouvelles du dehors et vivent comme dans une prison en attendant l'heure de la délivrance. La patrie de Marceau porte le deuil de la liberté ; sur toutes les

places, sur toutes les promenades, dans toutes les rues grouille une fourmilière de Prussiens bottés, portant le lourd fusil Dreyse devant des poteaux blancs et noirs, couleurs de deuil bien dignes de ces sombres pourvoyeurs de la mort, ou traînant leurs longs sabres sur les pavés sonores.

Plus heureuse cependant que sa sœur de Strasbourg, l'antique cathédrale de Chartres, vierge des bombes ennemies, élève ses flèches dentelées vers le ciel comme pour nous rappeler qu'il ne faut pas se lasser d'implorer le secours du Seigneur. Nous partons : un vent froid souffle depuis le matin, la neige tombe et nous cheminons enveloppés dans nos couvertures. Au milieu d'une côte assez raide, les chevaux qui traînent les canons s'abattent épuisés de fatigue. Les uhlands furieux descendent de leurs montures, enfourchent les bêtes récalcitrantes et s'efforcent de les relever à grands coups d'éperons et de plats de sabre. Les malheureux animaux se redressent, puis s'affaissent de nouveau. Leurs bourreaux les piquent de la lance en poussant des hurlements féroces. Grattez le Russe, vous trouverez le cosaque, a dit Napoléon : le mot peut s'appliquer à ces Poméramiens farouches, vraies brutes encore à demi-sauvages comme les Germains du temps de Tacite.

Pour me distraire pendant la route, j'examine à loisir les types des officiers et des soldats qui nous escortent. La taille des Prussiens est bien plus élevée que celle des Français dont la race dégénère singulièrement, il faut bien l'avouer en toute franchise. Les officiers se présentent généralement sous deux aspects. Les uns sont de vrais hercules, les épaules larges, les pieds énormes, le ventre proéminent, la face empourprée, la barbe longue et épaisse : tout en eux révèle la force et la santé. Ils ressemblent aux barons du moyen âge que peignaient Holbein et les peintres des Empereurs d'Allemagne. Les autres sont fluets, les jambes maigres, le buste étroit, la démarche roide et guindée. Ils portent des lunettes d'or, et, sans le casque à pointe et le sabre, on les prendrait pour des professeurs de philosophie de quelque université allemande. Les soldats appartiennent généralement à la seconde catégorie, et rivalisent avec leurs officiers de correction

dans la tenue ; ce sont de superbes automates. Mais des automates bien équipés, bien chaussés et bien nourris, trois choses qui ont manqué pendant toute la guerre à l'armée française. Ils ne manquent de rien : chaque soldat a reçu de l'argent, du cognac, des cigares, des vêtements et des bottes de rechange. Jamais les Prussiens n'auraient inventé de camper à la pluie et au froid, ou de jeûner pendant des journées entières. Ils couchent dans les villages et mangent comme des ogres. Ce système produit des résultats merveilleux. Les officiers nous ont assuré que jamais ils ne songeaient à prendre une minute de repos, avant que leurs compagnies ne fussent confortablement logées et amplement approvisionnées. Aussi le soldat n'a-t-il jamais le droit de se plaindre, ce qui l'aide à se courber sous la discipline de fer à laquelle est soumise l'armée Prussienne. Il obéit sans murmurer aux ordres de son supérieur, parce qu'il sait que la loi est inflexible et que le châtement suivrait de près la faute commise. Quand nous traversons les rues des villages remplis de soldats, nous les voyons se coller à la muraille, sur le passage des officiers; ils restent là immobiles comme des statues : on dirait qu'ils ont avalé le bâton dont on les rossait jadis, suivant le mot de Henri Heine. Ils restent impassibles dans l'attitude du salut militaire et ne remuent que lorsqu'un signe de leur supérieur les a autorisés à bouger. Si par hasard ils manquent d'observer la consigne, un vigoureux coup administré soudain par l'officier leur rappelle leur devoir.

Une autre vertu des soldats du roi Guillaume, c'est le patriotisme. « Vous avez cru, me dit un jeune officier, tandis que nous traversons les rues de Rambouillet, que nous autres Bava-  
» rois, nous Saxons ou Wurtembergeois, nous refuserions de marcher sous  
» les drapeaux de la Prusse. Mais vous ne saviez donc pas que si  
» nous sommes divisés sur certaines questions politiques, nous  
» sommes toujours prêts à nous unir contre quiconque attaquera  
» la patrie Allemande. Ce sont les rodomontades de vos jour-  
» naux qui réclamaient le Rhin à grands cris qui ont le plus con-  
» tribué à soulever toute l'Allemagne contre la France, et si  
» vous aviez envahi nos provinces, vous auriez trouvé partout les  
» populations armées résolues à repousser héroïquement l'inva-

» sion étrangère. » Je ne répondais rien : je songeais à l'inertie des départements du Midi restés indifférents en face des dévastations ennemies, et à la faiblesse des paysans trop disposés à se laisser piller, incendier, et tyranniser par quelques uhlands audacieux. Quelle matière à tristes réflexions que ce simple rapprochement !

*Lundi 4 décembre, de Rambouillet à Chevreuse.*

Nous avons assisté ce matin à de tristes scènes pendant la distribution des vivres fournies par les autorités Prussiennes. L'ordre avait été donné aux prisonniers de se placer sur deux rangs, afin de faciliter la tâche de ceux qui étaient chargés de la répartition. Ils finirent par y consentir après avoir crié et maugréé pendant un quart d'heure. Mais à peine les charrettes de provision eurent-elles franchi le seuil de la grille, qu'une clameur violente s'éleva des rangs de cette foule affamée, et que tous se précipitèrent à l'assaut des voitures, bousculant et invectivant les officiers qui voulaient s'opposer au gaspillage des vivres qui leur semblait imminent. Nous fûmes alors témoins d'un pénible spectacle. Nous vîmes une poignée d'audacieux, la lie des régiments, accaparer à eux seuls la part destinée à leurs camarades : [un ou deux d'entre eux buvaient en un clin d'œil une bouteille d'eau-de-vie toute entière, dont le contenu aurait pu être partagé entre une dizaine de leurs compagnons. C'est ainsi qu'au départ un petit nombre de ces gens sans cœur était gorgé de pain et de boisson, tandis que tout le reste de la colonne mourait de faim. Les uhlands les frappaient à grands coups de sabre sans parvenir à leur faire lâcher leur proie. Parmi les mutins, les vieux se distinguaient entre tous par leur effronterie. Ils affectaient de ressembler à des mendiants, et salissaient à plaisir leurs uniformes.

La colonne se mit en marche vers Chevreuse. Ce fut bien pis encore. Les trainards s'amusaient à tout instant à désobéir aux ordres des officiers Prussiens. Ils s'arrêtaient, s'asseyaient sur le rebord des fossés, sautaient les barrières, cassaient les branches

des arbres, ou se ruiaient dans les cabarets des villages; en un mot, ils semblaient oublier qu'ils étaient prisonniers, et se montraient aussi indisciplinés que lorsqu'ils étaient libres! Quand nous les exhortions à se conduire avec plus de décence, ils nous répondaient que nous n'avions aucun droit sur eux, que nous étions des prisonniers comme eux, et ils nous accablaient des injures les plus grossières. Les Prussiens justement irrités redoublaient à leur tour de brutalité envers les récalcitrants : quelques instants après ceux-ci les suppliaient de leur donner à boire et fraternisaient avec ces mêmes uhlands qui naguère encore les traitaient comme des esclaves rebelles. Puis quand l'ivresse alourdissait leurs pas chancelants, ils se hissaient sur les charrettes d'où ils chassaient les malades ou les blessés qu'ils y trouvaient. Les officiers prussiens souriaient de pitié, et haussaient les épaules en signe de dégoût. Les mobiles étaient plus dignes. Ils cheminaient tranquillement, s'entr'aidant et échangeant amicalement entre eux leurs modestes provisions. Ils se montraient pleins de déférence et d'égards pour leurs chefs.

Nous apprenons qu'un officier de mobiles s'est sauvé à Rambouillet, déguisé en garçon boucher. Quelque haine qu'on ait contre un ennemi, on ne peut apprendre sans éprouver un sentiment de tristesse qu'un soldat français a manqué à sa parole. Les motifs qui poussent en général la plupart des gens à s'évader ne sont pas d'un désintéressement absolu : ils espèrent obtenir à leur retour un de ces nombreux grades dont on se montre en ce moment si prodigue. Un certain nombre de soldats ont cherché aussi à fuir, mais presque tous sont repris par les Prussiens, qui occupent le pays à vingt-cinq lieues à la ronde. On prétend que les Allemands ont dressé des chiens à suivre la piste humaine, et que les limiers font bonne chasse. Le froid sévit aujourd'hui avec tant d'âpreté, que plusieurs prisonniers tombent morts dans les fossés.

La route que nous suivons est très-pittoresque. Elle serpente sur le flanc boisé des collines, et à chaque détour du chemin les paysages les plus variés s'offrent à nos regards. A nos pieds s'étendent des vallées paisibles, où descendent en pente douce des



coteaux couverts d'arbres dépouillés de leur parure de feuillage. L'automne colore de ses beaux tons cuivrés et roussâtres la plaine silencieuse. On sent que l'hiver s'approche et que bientôt le vent balayera au loin les feuilles desséchées dont le tapis grisâtre jonche la campagne. Le soleil couchant dore les hautes tiges des bruyères de ses rayons déjà voilés par les brumes du soir. A l'horizon, sur le bleu pâle du ciel, se dessine la petite ville de Chevreuse, dominée par les ruines d'une antique abbaye. Cette nature en deuil est bien en harmonie avec l'état de nos âmes, et les vers du poète chantent en nous la chanson mélancolique du souvenir.

A Chevreuse, nous obtenons d'être logés chez les habitants pour la nuit. Mon hôte me raconte avec emphase qu'il a logé des officiers prussiens, et même un commandant, qui étaient les gens les plus aimables qu'il eût jamais connus. Tous les jours, ils daignaient manger à sa table, et ils lui offraient gaïamment une part du gibier dont ils faisaient des massacres quotidiens dans les forêts d'alentour. Ces Messieurs menaient une vie de coqs en pâte. Tous les jours ils se recevaient les uns les autres, à tour de rôle, dans les châteaux dont ils avaient pris possession en l'absence des propriétaires. Ils buvaient le vin des caves, montaient les chevaux, écorchaient les pianos, abattaient les arbres pour allumer leur feu, et dérobaient sur les tables et les cheminées tout ce qui tentait leur cupidité. Ajoutons que le commandant avait écrasé Chevreuse d'impôts, réquisitionné tout ce que renfermaient les magasins, et fait emprisonner quelques bourgeois, en menaçant de fusiller ceux qui se permettraient de critiquer ces aimables procédés. Mais notre hôte traitait tout cela de bagatelle. Le voyant en si belle humeur, je lui narrai les aventures de deux de mes compagnons d'infortune, dont il rit à se pâmer. Voici quelles étaient ces histoires si étonnantes : L'un de ces malheureux, capitaine de la garde nationale mobilisée, avait été pris sans résistance en allant commander une fourniture de vêtements pour sa compagnie. L'autre, capitaine de la garde nationale sédentaire, était tombé aux mains des uhlands, au beau milieu d'un chemin désert, en revenant tranquillement chez lui, après avoir



diné chez un de ses amis. Il avait eu l'imprudence de revêtir son uniforme tout neuf pour fasciner l'épouse de son amphytrion ! Sa vanité causa sa perte. Voilà où conduit le désir de plaire ! Ces deux anecdotes réjouissent fort notre hôte.

C'était décidément un homme bien gai que ce bourgeois de Chevreuse !

*Mardi 5 décembre, de Chevreuse à Corbeil.*

De Chevreuse à Corbeil nous traversons un pays magnifique. Ce ne sont que châteaux, que châlets entourés de parcs immenses. Les Prussiens occupent toutes les habitations ; aux fenêtres des villas se montrent des palfreniers, des cuisiniers, des valets, des cantiniers, des marchands, des Juifs, en un mot toute la vermine qui suit les armées allemandes, et dévore ce qu'elle a laissé après elle. Cette engeance maudite se couche sur les lits en bois de rose, se carre dans les fauteuils dorés, enfume les boudoirs, brise les vases, brûle les livres et crache sur les tapis. Cette pluie n'est comparable qu'à celle des sauterelles qui ravagèrent l'Égypte. Ces parasites malfaisants se trouvent si heureux au milieu de toutes ces richesses, qu'ils ont fait venir du fond de l'Allemagne leurs femmes et leurs petits enfants, pour que toute la famille prenne part au pillage. Orsay, Palaiseau, Lonjumeau et tous les autres villages des environs de Paris regorgent d'allemandes blondes, à la face niaise, aux hanches énormes, aux pieds de géants. Rien n'échappe aux dévastations de ces barbares. Les superbes futaies des vastes propriétés que nous rencontrons sont indignement saccagées. Les arbres coupés, hachés, dépouillés de leurs branches, gisent dans les fossés. Il y en a tant que les Prussiens ne savent comment utiliser tous ces abattages. Nous remarquons, dans toutes les forêts que nous traversons, des entassements de troncs de chênes et de sapins, régulièrement alignés et destinés à réchauffer ces hordes de Vandales.

L'*Élégie* de Ronsard sur la forêt coupée nous revient à l'esprit. Un arbre abattu, a dit Théophile Gauthier, c'est plus triste qu'une maison en ruine.

Tous les habitants ont fui, et les rares paysans qui ont préféré braver les dangers de l'invasion plutôt que de s'expatrier, sont l'objet de réquisitions continuelles. Dès que les uhlands aperçoivent dans la campagne un fermier en train de conduire sa charrette, ils piquent de l'éperon leurs montures et se dirigent de ce côté le pistolet au poing. Ils somment le pauvre homme de les suivre, en le menaçant de le tuer s'il s'y refuse, et ils emmènent l'attelage qu'ils gardent avec eux tant qu'ils en ont besoin. Pendant que nous marchons, nous entendons le canon des forts de Paris tonnant dans le lointain. Cette grande voix qui gronde comme le roulement du tonnerre dans les montagnes, nous rappelle que la France n'est pas encore vaincue, et qu'elle se débat toujours contre les étreintes brutales des soldats de Bismark. Plus nous approchons de Corbeil, plus les ambulances se multiplient; partout le drapeau blanc à croix rouge flotte sur les maisons, et les visages pâles des blessés prussiens apparaissent aux fenêtres.

A neuf heures du soir, nous entrons à Corbeil, nous avons fait une étape de douze lieues, et la plupart des prisonniers exténués de fatigue se traînant avec peine jusqu'à l'église, où on les entasse par centaines, comme un troupeau que l'on renferme dans son étable. Que de dégâts commis par ces agglomérations d'hommes dans les édifices religieux; que de profanations! Mais la faute en doit retomber sur la tête de ces généraux Allemands, au cœur de fer, sacrifiant, jusqu'au respect dû à la demeure du Seigneur, à leur consigne impitoyable!

*Mercredi 6 décembre, de Corbeil à Tournan.*

Nous apprenons à Corbeil que le sous-préfet prussien, entouré d'une commission municipale prussienne, gouverne la ville. Les noms des marchands français sont remplacés par des noms allemands. Le seul journal autorisé et les affiches dont les murs sont émaillés sont rédigés en allemand. Aimez-vous l'allemand, on en a mis partout. Ces conquérants ingénieux ont construit un pont de bois à leur usage qu'ils comptent bien détruire en partant. Ils

réparent les voies ferrées et les fils télégraphiques ; ils en insallent même de nouveaux. Ce mélange d'organisation et de dévastations pratiquées tour à tour suivant les exigences du moment, n'est pas un des traits les moins curieux de l'occupation prussienne dans nos provinces. Toutes les maisons abandonnées ont été dévalisées. Des bandes de Juifs échappés des ruelles du Ghetto de Francfort achètent à bas prix les tableaux, les meubles et autres objets précieux qu'ils emballent soigneusement et qu'ils envoient chez eux pour les revendre plus tard au poids de l'or. Des charrettes remplies de butin de tout genre, tels que robes, pendules, paravents, livres, glaces, éventails, etc., stationnent sur les quais prêtes à se diriger sur Lagny où commence la ligne de chemin de fer. Toutes ces dépouilles partent pour l'Allemagne dans quelques jours, et feront bientôt les délices des Gretchen d'outre-Rhin. Ce sont autant de souvenirs que leur destinent leurs Faust de caserne, autant de « *Vergiss meinnicht.* »

De Corbeil à Tournan, nous sommes escortés par des Bavaois. Ces auxiliaires des Prussiens sont bien plus petits et bien plus mal équipés que les Poméraniens ; en revanche, ils se montrent moins féroces à notre égard, et nous laissent rire de leurs casques de pompiers à chenille usée, sans nous menacer de leurs sabres recourbés, geste très-familier aux uhlands en goguette. Ils poussent même la complaisance jusqu'à nous permettre de nous reposer toutes les trois heures sur les talus blancs de neige. Cette amabilité nous étonne d'abord, mais nous nous empressons d'en profiter. Nous écoutons avec intérêt les doléances des Bavaois. Ils se plaignent de la guerre et accablent Bismark des qualificatifs les moins flatteurs. A une halte, on nous ordonne de descendre dans des carrières abandonnées, où s'entasse la colonne de prisonniers toute entière, tandis que les Allemands se rangent sur les crêtes le fusil au pied. Les soldats croient que leur dernière heure est arrivée. Heureusement pour nous les Bavaois se contentent de tirer... leurs provisions de leurs musettes. Quant à nous, nous en sommes réduits à grignoter des

restes de biscuits égarés dans nos poches et à fendre la glace pour nous rafraîchir. Quel repas de Lucullus !

*Le 7 décembre, de Tournan à Meaux.*

De Tournan à Lagny nous cheminons lentement, le visage fouetté par la neige; l'espérance de monter en wagon nous ranime et nous soutient. Enfin nous arrivons. Les autorités prussiennes nous empilent par vingt dans les compartiments de troisième, dont les vitres sont brisées, et où il gèle comme dans une véritable glacière. Nos soldats sont enfermés dans des wagons de marchandises; beaucoup même sont entassés dans des *vachères* pleines de neige, exposés au vent et au froid. Le train s'ébranle lentement et s'arrête le soir à Meaux, où nous couchons dans nos wagons transformés en Sibérie. On nous amène un nouveau compagnon de captivité: c'est le commissaire de police de la ville, qui est envoyé en Prusse pour avoir refusé d'obéir au préfet prussien. Nous le consolons de notre mieux, mais il ne paraît pas très-assuré sur le sort qui l'attend à son arrivée à destination. Son sommeil se ressent de l'état de son esprit, il ne rêve que casemates, que géôliers, que chaînes et autres sujets peu souriants.

*Vendredi 8 décembre, de Meaux à Vitry.*

A notre réveil, nous nous sentons à moitié gelés. De longs stalactites de glace d'un aspect formidable pendent aux rebords des wagons; nos malheureux soldats ont dû passer une nuit bien dure. Nous nous penchons aux portières pour les interroger. Quel triste spectacle se présente à nos regards !

Tous se sont couchés au fond des *vachères*, et ont étendu sur leurs têtes leurs couvertures en lambeaux, que la neige a recouvertes de ses couches épaisses; quelques-uns se lèvent à notre appel: ils grelottent, et leur visage est d'une pâleur livide; les autres n'ont pas la force de remuer.

Le pays que nous traversons a un aspect désolé qui serre le

cœur. Un grand linceul blanc couvre la campagne que des bandes de corbeaux tachètent de points noirs, comme un drap mortuaire. Les villages semblent abandonnés ; les rues sont désertes, les maisons closes, et un morne silence plane sur toute la campagne. Les ruisseaux sont gelés et les branches des arbres ploient sous le fardeau de leurs glaçons. Il neige toujours, et les tourbillons de flocons serrés rayent seuls le ciel d'un gris terne comme une lame d'acier dépoli.

Dans toutes les gares, les Prussiens nous accueillent par des hurrahs sauvages. Nous voyons une quinzaine de trains de munitions expédiés à l'armée qui bloque Paris. Nos ennemis nous apprennent à nos dépens la manière d'utiliser les chemins de fer en temps de guerre. Quelle merveilleuse organisation, quelle activité surprenante !

A Epernay, quelques verres de champagne rallument en nous une étincelle de gaité gauloise, elle s'évanouit bientôt comme la mousse qui, après avoir pétillé, se dissipe si rapidement ! Nos gardiens nous offrent à Châlons un affreux brouet noir, plus digne d'être servi aux clients du bagne de Toulon qu'à des chrétiens honnêtes, et nous nous endormons après avoir diné..... en imagination.

*Samedi 9 décembre, de Vitry à Nancy.*

La route de Châlons à Nancy abonde en sites pittoresques. Nous franchissons les Argennes, et nous saluons l'héroïque cité de Toul, encore toute meurtrie par le dernier bombardement. De hautes murailles de rochers rouges dominant, comme autant de forteresses naturelles, les vallées qui s'étendent à leurs pieds, traversées par le cours bruyant des torrents. Le soleil d'automne perce faiblement l'obscurité des bois qui couvrent les collines encore enveloppées dans les brumes du matin. On dirait un coin de la Suisse. Nous admirons les faubourgs de Nancy si coquets en été et aujourd'hui abandonnés. Plus de fleurs, plus d'oiseaux, plus de chambres inondées de soleil ; les fenêtres sont fermées, les arbres dépouillés et la neige recouvre les gazons de son manteau

blanc ! Les habitants accourent nous serrer la main au passage. Ils protestent contre les violences des Allemands, et ils aspirent ardemment à la délivrance. Nous apprenons qu'on nous dirige sur Stralsund, ville de Poméranie, située en face de la Suède. Nos ennemis ont donc juré de nous détruire par le froid !

*De Nancy à Landau, 10 décembre.*

Quelle admirable population que celle de l'Alsace ! Les larmes m'en viennent aux yeux, quand je songe à l'accueil touchant que nous ont fait ces braves gens. Nous nous arrêtons à Saverne, cette jolie cité tant de fois décrite dans ces romans d'Erckman Chatrian, qui nous semblaient appartenir au domaine de la légende, et que nous sommes en train de mettre en action. Tous les habitants sont venus pour nous témoigner leur sympathie. Ils apportent des provisions de toute espèce, entassées dans des charrettes, et qu'ils distribuent aux soldats. De blondes jeunes filles, aux longues nattes artistement tressées, la tête coiffée de rubans en forme de papillon, comme dans les tableaux de Marchal, nous versent à boire en souriant. A Hochfelden, les prisonniers se précipitent en bas des wagons et envahissent les maisons. Nous les voyons dévaliser de fond en comble les appartements. Vêtements, souliers, sabots, ustensiles, viande, bouteilles, tout y passe. Les braves Alsaciens, loin de se formaliser de ce sans-gêne, les aident, au contraire, à fouiller dans les armoires, tant ils sont heureux de soulager la misère de leurs compatriotes. Je ne sais rien de plus touchant que la charité inépuisable de ces pauvres gens.

A Haguenau, nous nous croisons avec un convoi de captifs d'un nouveau genre : ce sont trente-cinq honorables citoyens de Dijon qu'on emmène en otage en Prusse. Nous quittons la France par Wissembourg, en souhaitant de tout cœur le triomphe de la patrie, et en disant adieu aux êtres chers que nous laissons derrière nous.

*Du 11 au 13 décembre, en Allemagne.*

A Landau, les officiers prussiens, voyant que nous mourrons de froid, nous enferment dans des wagons de seconde classe dont les vitres sont intactes. On nous sert ensuite un repas à peu près substantiel. Il était temps, nous commençons à subir les tortures d'Ugolin, et nous allions tirer au sort pour savoir qui serait mangé. Nous faisons alors connaissance avec la bière qui devait être notre seule boisson pendant quatre mois. Nous changeons de gardiens et nous tombons sur deux prussiens qui parlent français : jusque-là, nous n'avions eu pour geôliers que des colosses silencieux, roulant des yeux de boules-dogues, et fumant des séries de pipes sans broncher. Notre nouveau prussien a étudié le droit à Paris, où il a appris le français des boulevards, à raison de trente mille francs en un an et demi ; des habituées de Mabille lui servaient de professeurs. C'est un joyeux compère qui déplore la guerre et qui compte bien rattrapper le temps perdu en semant les florins paternels sur les tapis des boudoirs et sur les tables des restaurants : pourvu qu'une balle de chassepot ne vienne pas détruire ces rêves couleur de rose !

Les gares et les villes d'Allemagne semblent désertes ; on jurerait que tous les Allemands ont envahi la France en ne laissant derrière eux que les écloppés. A Giessen, un officier prussien nous dévoile un tour incroyable des prisonniers qui s'avisent de vendre, pour cinquante centimes, des couvertures qu'on leur a prêté pour les secourir et qui valent huit francs. Nous passons auprès de Wilhemsoë. De Halle à Berlin, le paysage est d'une monotonie désespérante : des plaines, toujours des plaines, couvertes de neiges comme les steppes de Russie. Les églises et les vieux châteaux du moyen âge donnent seuls aux villes un aspect original.

Après deux jours et deux nuits de voyage, nous arrivons à Berlin, dont nous traversons les rues en wagon, ce qui ne laisse pas que de nous paraître singulier. La capitale de la Prusse est comme

Madrid une ville neuve, sans passé et sans histoire, copiée sur le modèle de Paris et percée de larges voies, bordées de hautes maisons d'architecture uniforme. Le nombre des casernes est fabuleux. On voit de suite qu'on entre dans une ville de soldats, où tout se conforme aux goûts et aux habitudes militaires. Les monuments et les hommes ont l'air d'obéir à une consigne sévère.

La route de Berlin à Stralsund nous paraît interminable tant le pays est laid depuis le départ jusqu'à l'arrivée. Figurez-vous d'immenses déserts parsemés de bois de sapins rabougris et rachitiques : de temps en temps un moulin à vent, posé sur une éminence, découpe ses ailes grises sur le ciel sombre, comme dans les tableaux des peintres Hollandais : quelques petites villes, entourées de lacs et de tourbières, se dessinent à l'horizon dans le brouillard. La campagne est déserte. Seuls, de rares chariots grossièrement fabriqués, trainés par des chevaux aux longues crinières, dont les clochettes tintent au loin, et conduits par des paysans enveloppés de fourrures, raient de lignes noires la neige blanche.

*Stralsund et ses habitants.*

Voilà deux mois que nous gelons à Stralsund, au milieu d'une population farouche et toujours prête à nous insulter. Ce temps n'a pas été perdu pour moi, car je l'ai mis à profit en étudiant à loisir les mœurs de ces Poméraniens, si peu hospitaliers.

Stralsund est un des ports de mer les plus sérieusement fortifiés de la Prusse ; il loge même un amiral doré sur toutes les coutures et chamarré de décorations à rendre jaloux les amiraux de vaudeville. Sur les bastions flotte le drapeau national, noir et blanc, et les sentinelles, drapées dans leurs longues capotes, arpentent en silence les remparts couverts de neige : partout des canons ; partout des obusiers. La ville fourmille de soldats, et tous les jours de nouvelles recrues arrivent du fond des steppes, enveloppées dans leurs fourrures et chaussées de leurs grandes bottes. Ces pauvres gens ont bien l'air un peu gauche à leur ar-



rivée, mais la discipline prussienne et les coups de bâton les transforment rapidement en automates, ce qui est l'idéal du militarisme dans la patrie du grand Frédéric. C'est merveilleux de les voir emboîter le pas quand ils vont en corvée. Mais toute médaille a son revers et il n'y a rien de parfait ici-bas : ces magnifiques spécimens de la tactique germanique sont plus ivrognes que tous les Polonais de Pologne, que le proverbe accuse de caresser trop souvent la dive bouteille. Il est cependant juste de dire qu'ils ne se permettent ces légers égarements qu'en dehors du service. Dans les rangs, ils ne bronchent pas plus que la statue du Commandeur.

J'admirerai moins leur musique militaire : on dirait les trompettes du jugement dernier qu'un démon malin se serait amusé à détraquer; les sons sortent avec un fracas de tonnerre, mais de tonnerre faussé : quel charivari ! c'est à faire fuir à dix lieues au loin ! Les voix des officiers donnant leurs ordres sont aussi étranges et aussi sauvages : on se croirait en Patagonie, quand on entend ces commandements barbares, dignes des clameurs des chefs indiens du désert. Quelle langue et quelle avalanche de consonnes se choquant et se heurtant les unes contre les autres, comme des cymbales de caraïbes.

Stralsund a conservé un caractère tout à fait Suédois. Les maisons à pignons découpés en escaliers y abondent. Toutes les façades sont peintes de couleurs barriolées. Le style des nombreuses portes à tourelles qui coupent la longue ceinture des remparts, mérite d'être étudié. Bon nombre de constructions datent du moyen âge et même d'une époque plus reculée. Les églises naguère consacrées au culte catholique ont été toutes transformées en temples protestants; elles semblent moins nues à l'intérieur que ne le sont d'ordinaire les édifices de ce genre en Prusse : plusieurs renferment encore des peintures et des sculptures du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> siècle, assez bien conservées. Les catholiques forment un petit groupe d'environ trois ou quatre cents individus et ne possèdent qu'une petite chapelle pauvrement ornée et digne à peine de quelque hameau perdu des Alpes ou des Pyrénées. Mais la tenue édifiante des fidèles et surtout des soldats agenouillés pieusement

sur les dalles, pendant toute la durée de la messe, présente un spectacle bien propre à consoler. Nous avons rarement vu pareil recueillement en France. C'était pour nous un sujet d'attendrissement quand nous assistions au saint Sacrifice, et quand nous nous reportions en pensée vers la France où à la même heure des cœurs qui nous étaient chers adressaient eux aussi des vœux ardents au Seigneur pour hâter notre délivrance. Que de fois n'avons-nous pas senti les larmes nous gagner en pensant à la patrie absente !

Les rues de Stralsund présentent une certaine animation. Nous rencontrons tour à tour des officiers Prussiens aux uniformes irréprochables qui nous toisent d'un air moqueur, des marchands cheminant enveloppés de leurs épaisses fourrures et coiffés de leur bonnet de castor, de blondes jeunes filles au teint rosé courant au patinage, ou de malheureux prisonniers français vêtus de haillons qui marchent à la file en silence sous la surveillance d'un caporal rogue et hautain.

Les blondes servantes lavent les maisons et les portes, et allument les grands poêles de faïence qui occupent le fond des appartements. Les vieilles gouvernantes examinent les fleurs d'hiver enfermées entre les fenêtres doubles comme dans une serre ou lisent la bible. Pendant ce temps, les traîneaux sillonnent les rues au grelot de leurs petits chevaux qui chassent autour d'eux des tourbillons de neige. Le patinage est le plaisir favori des Stralsundais et des Stralsundaises, dont quelques-uns exécutent sur la glace des tours de force véritablement merveilleux. Le soir, les indigènes s'entassent dans une immense brasserie avec leurs familles patriarcales. Ils boivent, mangent et fument en écoutant de la musique classique ; quelquefois ils entonnent tous en chœur un de leurs hymnes nationaux : Mozart et Chouroute : tout le Prussien est là avec ses goûts d'idéal mélangés d'appétits grossiers. Les Gretchen et leurs amoureux restent toute la soirée, comme dans le *Trente et Quarante* d'About, à se regarder en coulisse et à se tenir la main sans desserrer les dents. Rien de plus touchant que ce tableau germanique, et aussi à la longue rien de plus agaçant. Mais cette poésie ne les

empêche pas de boire à l'excès. La nuit de Noël les rues étaient jonchées de soldats ivres : jamais je n'en ai vu autant : c'était comme du temps des saturnales antiques.

Le régime auquel je suis soumis, ainsi que les autres officiers, est assez rigoureux : défense formelle de sortir des murs de la ville, appel quotidien à midi, ordre de saluer tous les officiers Prussiens, si bien qu'un général peut être obligé de saluer un sous-lieutenant : interdiction de circuler dans les rues passé neuf heures, perquisitions de l'autorité prussienne à domicile, surveillance continuelle de la correspondance et menace d'être enfermé en casemate, au pain et à l'eau, s'il survient quelque évasion ; ajoutez à ce tableau peu enchanteur que la solde est de 45 fr. pour les lieutenants, tandis qu'en France les officiers prussiens en touchent 100. Enfin la lecture des journaux est soumise à un contrôle tyrannique, et le *Nord* est seul reconnu orthodoxe. Mais cela ne serait encore rien si les insultes et les coups mêmes ne venaient chaque jour aggraver notre pénible situation ! Jamais on ne pourra croire que deux officiers désarmés et deux dames de leur famille, venues les rejoindre, ont été en plein jour poursuivies et menacées par deux cents cuirassiers blancs qui leur auraient fait un mauvais parti sans la présence de leurs chefs ! Quelle lâcheté dans cette agression brutale contre des vaincus et contre des femmes !

Nos soldats menaient une vie plus misérable encore : on les entassait dans des barraques en bois au milieu des neiges de l'île de Danholm. Combien sont morts de faim et de maladie, Dieu seul le sait ; mais nous ne croyons pas exagérer en disant que sur quatre mille plus de huit cents ont succombé ! Beaucoup sont revenus en France aveugles par suite de la réverbération continue des neiges accumulées autour d'eux. Le chagrin a fait autant de victimes que l'épidémie : que de misères et de souffrances ! Un saint prêtre de Saint-Etienne, l'abbé Belmont, était venu avec plusieurs de ses compagnons apporter à ces malheureux quelques secours ; au bout de huit jours, il dût partir sur l'ordre des autorités prussiennes, qui voyaient partout des complots de révolte ou d'évasion !

Les rares habitants qui témoignaient quelque sympathie aux prisonniers m'ont expliqué les causes de la haine des Stralsundais pour notre nation. Jamais on n'avait vu un Français à Stralsund depuis 1810, et les troupes de Napoléon I<sup>er</sup> en garnison dans la ville pendant trois ans n'avaient rien négligé pour exciter les colères de la population. Le récit de leurs exactions et de leurs déprédations a été soigneusement conservé, et tous les jours les journaux en publiaient des extraits pour enflammer les désirs de vengeance de leurs compatriotes. Saurons-nous jamais à notre tour garder la mémoire des crimes des Prussiens pendant ces deux dernière années ?

Cette haine est générale. Les femmes ont juré de ne plus parler français, de renoncer à nos modes et de prohiber l'achat de tout objet de fabrique française. Il n'y a pas jusqu'aux enfants qui ne se fassent un malin plaisir d'invectiver « les Français » dans les termes les plus énergiques de leur vocabulaire.

Rien n'égale le mépris que les Prussiens affichent pour les chefs de la résistance à outrance, ces fous furieux, comme les appelait naguère encore un illustre homme d'Etat. L'intrépide « Gaudissart de la défense nationale » leur fournit chaque jour bien des sujets de caricature. Ils chansonnent dans leurs journaux satiriques ces apôtres de la république, du droit divin, qui envoient des milliers d'hommes à la boucherie tandis qu'ils fument en paix dans leurs salons. La résistance héroïque de Paris leur semble une vaine fanfaronnade. Ils annoncent tous les jours qu'ils vont entrer en vainqueurs dans la Babylone moderne, aux yeux de leurs soldats, en une terre promise où ils pourront piller et réquisitionner tout à leur aise. Paris est selon eux le réceptacle de tous les vices et de toutes les corruptions, que le roi Guillaume a reçu du ciel mission de châtier comme il le mérite. Ils avouent que nos troupes se battent avec courage, mais ils s'étonnent de l'ignorance et de l'incapacité des généraux chargés du commandement. Quant aux francs-tireurs et aux paysans qui leur tuent beaucoup de monde dans les embuscades, ils sont intraitables sur le chapitre des exécutions sommaires, et trouvent tout naturel qu'on ait fusillé

des femmes dans le village de Bazeilles. Pourquoi ces gens-là se mêlent-ils de vouloir se défendre, n'ont-ils pas les troupes régulières pour les protéger au besoin ? Rien ne peut leur faire comprendre la monstruosité de ces assassinats sanglants. Ils sourient derrière leurs lunettes d'or, avalent un verre de bière, caressent leur barbe blonde, et nous laissent parler sans daigner même répondre à nos arguments.

La nouvelle de la prise de Paris leur causa une joie folle. Toute la nuit les musiques militaires se promenèrent dans les rues pavoisées, et nous eûmes les honneurs d'une sérénade spéciale accompagnée de hurrahs frénétiques poussés sous nos fenêtres, qui se distinguaient par l'absence de toute illumination.

Les étudiants de Prusse ne ressemblent guère aux étudiants de Paris. Ils fument, avalent des chopes dans les brasseries, discutent sur les théories nuageuses de leurs philosophes matérialistes, et se balafrent de temps à autre les joues à coups d'épée pour se distraire. Ils sont presque tous fiancés à des jeunes filles du pays, se marient après des années d'attente, et ont beaucoup d'enfants comme dans les contes de fée. C'est à cette multiplication des familles qu'il faut attribuer la puissance militaire de la Prusse. Plus un Poméranien a de rejetons de sa race, plus il est fier : c'est autant de uhlands pour l'avenir. Comparez ce système à celui qui est suivi chez nous. Je ne sais si le fait est vrai, mais il m'a été affirmé que dans nombre de villes de Prusse les étudiants formaient des ligueurs où ils n'étaient admis qu'en promettant solennellement de mener une vie chaste jusqu'au jour de l'hymen : notez bien que le sentiment religieux n'entre pour rien dans ce serment. Les étudiants étant presque tous matérialistes, c'est au point de vue de la conservation de l'espèce que ces associations sont fondées.

Ces mêmes jeunes gens si ferrés sur la philosophie hégélienne ne dédaignent pas d'apprendre le métier d'espion qui paraît si vil et si déshonorant aux yeux des Français. Ils s'appliquent à jouer plus tard ce rôle à l'étranger avec un soin scrupuleux. L'organisation de ce singulier corps est très-curieuse à étudier. Il y a divers grades, diverses catégories parmi les espions, qui

constituent une véritable armée bien composée, bien disciplinée et surtout bien rétribuée. Les services rendus par eux pendant la guerre sont immenses. Ceux qui s'adonnent à cette carrière dangereuse, loin de devenir l'objet de l'aversion de leurs concitoyens, sont au contraire regardés comme des auxiliaires très-précieux et très-dignes d'estime. Combien, hélas, la morale, prétendue une, varie aujourd'hui suivant les peuples dans cette Europe qui se dit civilisée, parce qu'elle a perdu le sentiment religieux.

Le comte de Stablewski, chargé de surveiller les officiers français, mérite une mention particulière. C'était un Polonais de haute naissance, contraint pour vivre de servir les Prussiens qu'il détestait. Il alliait l'urbanité des manières de l'ancien régime à la brusquerie du soldat. Dur comme un géôlier italien avec les soldats allemands, il se montrait plein de souplesse et de grâce à l'égard des Français. Ses gestes étaient brusques, sa parole saccadée et ses yeux lançaient des flammes. On eût dit un homme du Midi égaré au milieu des gens du Nord, aux allures roides et flegmatiques. Il adoucissait, autant qu'il pouvait, la dureté des règlements prussiens. Chevaleresque et galant avec les dames françaises, il parlait comme un faiseur de madrigaux du siècle dernier, et ses discours avaient une originalité étrange qui nous égayait toujours. Voici un échantillon de ses plaisanteries : Un matin, il nous annonce avec un grand sérieux qu'il va nous apprendre une nouvelle étonnante. Nous écoutons bouche béante. Il nous apprend alors « qu'il lui est né deux fils venus au monde avec leurs dents, comme deux empereurs d'Allemagne, » dont il nous donne les noms. Où la vanité va-t-elle se nicher ?

Je terminerai ces pages par le récit douloureux de la mort et des funérailles d'un des meilleurs d'entre nous. C'était une nature douce, un peu taciturne, mais bonne et affectueuse ; à peine fût-il arrivé à Stralsund que le chagrin envahit son âme et qu'en huit jours il mourut à l'hôpital de Stralsund, en proie à une fièvre violente, à un délire continuel. Quelle triste fin que la sienne ! Expirer loin de ses parents, de ses amis, dans un hôpital prussien, au milieu de gens indifférents, sans avoir même une main

dévouée pour vous fermer les yeux ! Était-ce bien la peine d'échapper aux balles et aux obus pour mourir ainsi à vingt-trois ans dans la force et la fleur de la jeunesse !

L'enterrement de notre malheureux ami fut lugubre. Le souvenir seul de ce jour de deuil suffit pour m'assombrir : c'était par une froide journée de décembre, la neige couvrait la terre ; nous étions venus chercher ses restes à l'hôpital pour les accompagner jusqu'à leur dernière demeure : quatre tambours prussiens formaient l'avant-garde de ce triste cortège, et les roulements sourds de leurs instruments, semblables à des glas funéraires, nous brisaient le cœur. Cette mélodie sinistre avait quelque chose de désespéré et de poignant, comme un adieu éternel à toutes les espérances !

Un piquet de soldats sous les armes précédait le cercueil porté par des mobiles et des soldats de la ligne, dont l'accoutrement misérable offrait un pénible contraste avec les uniformes intacts des vainqueurs : quatre officiers suivis d'une cinquantaine de prisonniers composaient le convoi funèbre. Quel douloureux spectacle que de voir cette humble bière escortée par des captifs cheminant en silence au travers des rues de Stralsund, le front nu et la tête baissée, comme des condamnés ! Les habitants causaient et riaient sur notre passage : les enfants apostrophaient les prisonniers, les voitures coupaient le cortège, et personne ne se découvrait devant la mort, cette terrible justicière qui confond dans un même néant les victimes et les bourreaux. Une foule indiscreète nous suivit jusqu'au cimetière, nous entourant, interrompant de ses odieuses plaisanteries les prières du prêtre, et se penchant sur la fosse béante comme pour poursuivre le mort de sa haine implacable jusque dans son tombeau. Quelques coups de fusil furent tirés, puis les assistants se dispersèrent, et nous reprîmes le chemin de Stralsund. Tout était fini.

Dors en paix, pauvre ami, dors sous le linceul de neige qui recouvre tes chères dépouilles. Personne, hélas, ne viendra s'agenouiller sur ta tombe solitaire pour y prier ! Nous ne serons plus là bientôt, nous reverrons la France. Mais nous parlerons de toi à ton vieux père qui t'attendait là-bas, l'âme confiante et le

cœur joyeux, à la pensée de ton retour. Ton image est gravée dans notre souvenir, et nous garderons fidèlement ta mémoire. Dors en paix jusqu'au jour où Dieu nous réunira tous dans la céleste demeure qu'il a réservée à tous les martyrs du devoir, moisson féconde et sacrée, dont la guerre cruelle a semé nos plaines et nos vallons, pour expier les fautes de l'humanité et lui ouvrir les portes de l'éternité!

ANDRÉ JOUBERT.

---